

Maurice Fréchuret

«L'art, un vrai désir d'interroger le monde»

CULTURE Comment la notion de migration a-t-elle été représentée dans l'histoire de l'art ? Dans son passionnant ouvrage *Images de l'exil*, le conservateur en chef du patrimoine étudie la question. On y croise Masaccio et Fra Angelico, aussi bien que Mona Hatoum et Adrian Paci. Des images en résonance avec l'actualité.

Historien de l'art et conservateur en chef du patrimoine, Maurice Fréchuret a été conservateur au musée d'Art moderne de Saint-Étienne de 1986 à 1993, puis au musée Picasso à Antibes de 1993 à 2001. Directeur du CAPC, musée d'Art contemporain de Bordeaux de 2001 à 2006, il a, par la suite, été nommé conservateur des musées nationaux du XX^e siècle des Alpes-Maritimes (2006-2014). Il a organisé de nombreuses expositions au cours de sa carrière. Il est l'auteur, aux Presses du réel, de *Art et la vie. Comment les artistes rêvent de changer le monde XIX^e-XXI^e siècle* (2019), d'*Images de l'exil* (2021) et de l'ouvrage encore à paraître *Respirer. La puissance créatrice du souffle* (2023). À l'origine de cet échange, sa conférence donnée à Nice et organisée par l'association les Amis de la liberté. Il avait tenu à y associer Pierre-Alain Mannoni, un enseignant-chercheur du CNRS poursuivi pour avoir convoyé des Érythréennes venues d'Italie et finalement relaxé.

Qu'est-ce qui vous a amené à rapprocher un fait de société si prégnant, la migration, de l'histoire de l'art ?

Je n'ai jamais conçu les ouvrages que j'ai écrits et les expositions que j'ai pu organiser en tant que conservateur de musée autrement qu'en rapport direct avec les œuvres des artistes. Ce sont elles qui me donnent les sujets de réflexion, elles à partir desquelles je construis le plan de mes livres ou de mes expositions. Bien que les périodes historiques sur lesquelles il m'a été donné de travailler et d'exercer mon métier soient le XX^e siècle et le présent, j'ai toujours éprouvé beaucoup d'intérêt pour l'histoire de l'art des siècles antérieurs. Aussi, lorsque je regarde une œuvre d'un artiste contemporain, il m'arrive assez fréquemment de faire des rapprochements avec celles d'artistes du passé (et inversement) et, tout en mesurant les différences, tout en prenant en compte le contexte historique où elles ont été réalisées, je m'intéresse à ce qui fait

le lien entre elles, ce qui les rapproche et les fait résonner ensemble. Ainsi en est-il de l'interrogation menée sur l'exil et sur ce que l'on nomme aujourd'hui les flux migratoires. Dans la très belle fresque de la chapelle Brancacci de l'église Del Carmine à Florence, Masaccio a représenté Adam et Ève chassés du paradis. Il s'agit là d'une scène bien connue de la Bible que d'autres artistes avant, et surtout après, entreprennent aussi de traiter dans leur œuvre. Citons pour mémoire, et sans être exhaustif naturellement, les tableaux de Michel-Ange, de Giovanni di Paolo ou de Rogier Van der Weyden. Il est intéressant de noter que toutes les représentations qui ont trait à ce célèbre épisode évoquent ce que nous pouvons appeler une relégation, une expulsion ou encore une proscription. La Bible va nous fournir bien d'autres exemples d'exil forcé, de départ obligatoire. La fuite en Égypte de Marie, de son fils et de Joseph compte aussi parmi les plus frappants, comme le sont l'exode du peuple juif ou la marche éternelle et sans répit du juif errant. Force est de constater que toutes ces images, qui font partie de notre patrimoine culturel, entrent en résonance avec l'actualité la plus immédiate. Lorsque l'histoire se fait menaçante, lorsque les guerres, les régimes de terreur, la pénurie et la paupérisation, les problèmes climatiques sont en tous points alarmants, les individus sont souvent contraints de fuir, comme les personnages célèbres des textes bibliques le firent face aux despotes ou aux dangers encourus... N'en déplaise à ceux qui, au nom des valeurs culturelles, nationales ou religieuses qu'ils défendent à tout prix, veulent ériger des murs aux frontières de leur pays ou entendent refouler les migrants !

La préoccupation des artistes est-elle la même aujourd'hui qu'hier dans ces images de l'exil qu'ils donnent à voir ?

Le phénomène de la migration humaine a toujours été d'actualité, aussi loin qu'on remonte dans le temps. Il fait partie de notre histoire et de toute l'histoire de l'humanité. S'il s'amplifie aujourd'hui, c'est que les conditions de vie dans de nombreuses contrées au monde deviennent

d'une grande précarité et que, dans un très grand nombre de cas, il y va du salut même des personnes migrantes. De nombreux artistes, sensibles à ces mouvements de population et aux causes qui les produisent, entendent réagir et exprimer leurs sentiments dans leur œuvre ou, mieux, susciter les nécessaires interrogations sur un tel fait social. Leurs préoccupations ne sont évidemment pas les mêmes que ce qui pouvait animer Giotto ou Fra Angelico. Ce qui relevait de la pure piété et du désir de partager la foi, ce qui, au fond, pouvait se définir comme une certaine forme de prosélytisme par l'image, est devenu une forme d'engagement propice à réveiller les consciences et à prolonger la nécessaire réflexion sur le monde dans lequel nous vivons. Des artistes comme Mona Hatoum, Francis Alÿs, Zineb Sedira, Adrian Paci et bien d'autres encore ne peuvent rester silencieux face à cette situation et produisent des œuvres dans lesquelles les notions de frontière et d'identité sont régulièrement questionnées. Leur contenu et le vocabulaire formel employé ne s'apparentent nullement à ceux qui, dans le passé, ont pu prévaloir. Autrement dit, il n'y a chez eux aucune déclaration militante appuyée, aucune volonté d'imposer une vision, mais un vrai désir d'interroger notre monde, d'en montrer les aberrants mécanismes et de dénoncer les dégâts sur le plan humanitaire.

Tout au long de ce parcours qui nous amène de Giotto à Adrian Paci, qu'est-ce qui se modifie dans le traitement ?

Si vous parlez du traitement pictural ou plastique, entre les œuvres de Giotto sur les murs de la chapelle des Scrovegni à Padoue, de celles de Bartolo di Fredi au Duomo de San Gimignano et des propositions des artistes contemporains, les différences sont très nettes. Aux fresques des premiers qui nécessitaient un long et laborieux travail de préparation et d'exécution, se substituent des techniques autres qui nécessitent d'autres compétences. Les vidéos d'Estefanía Peñafiel Loaiza ou les installations de Mounira Al Solh sont visuellement bien éloignées des peintures ou des gravures des maîtres



MAURICE FRÉCHURET
Historien de l'art



ADRIAN PACI / TRACYPAYS DE LOIRE. EN DÉPÔT AU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE NANTES

ENTRETIEN

Extrait de *Centro di Permanenza temporanea* (2007), d'Adrian Paci.

anciens, mais elles sont produites avec la même détermination et entendent produire le même effet chez celles et ceux qui vont les regarder.

La représentation de cet exil peut-elle modifier la perception qu'on en a et, in fine, aider à trouver une solution à ce drame humain ?

Que les œuvres dont je parle dans mon ouvrage puissent modifier notre vision, cela semble ne pas faire de doute. Le retour que j'ai des lecteurs forme un témoignage convaincant de cela. Ainsi en est-il de l'extraordinaire image d'Adrian Paci (*Centro di Permanenza temporanea*, 2007) dans laquelle nous voyons un groupe de migrants juchés sur la passerelle d'un avion (en l'absence de ce dernier), alors que sur le tarmac tout continue à fonctionner. Comment ne pas être sensible devant cette image qui présente des personnes entre ciel et terre, dans l'attente et l'incertitude ? Comment rester sans réaction devant ce cortège immobile et en lévitation, suspendu dans

l'espace et aux décisions qui seront prises et aux autorisations qui leur seront concédées. Il en va de même devant l'objet que Mona Hatoum a réalisé et qui prend l'apparence d'un simple paillason avec le mot habituel inscrit à sa surface : « Bienvenue ». Mais le mot généreux d'accueil se lit en creux dans un tapis de pointes en acier aussi inattendues qu'agressives... et trouve, ce faisant, son propre et terrible démenti.

Les œuvres des artistes sont-elles en mesure de changer les choses et d'aider à trouver une solution au drame humain qu'est l'exil forcé ? La question est difficile et les réponses ne sont pas aisées non plus à donner. Les propositions des artistes que je mets en exergue dans mon livre jouent un peu comme les révélations des lanceurs d'alerte. Elles dévoilent ce que les pouvoirs en place voudraient dissimuler et mettent l'accent sur leurs préjudiciables incohérences. Mais elles font plus. Elles sont aussi la mémoire d'une époque, de ce que les hommes vivent et subissent. *Guernica*, le célèbre tableau de Picasso,

« Les œuvres de ces artistes sont la mémoire d'une époque, de ce que les hommes vivent et subissent. »

n'a peut-être pas arrêté la guerre, comme il n'a pas mis fin au régime de terreur de Franco, mais qui, sans lui, se souviendrait d'un des épisodes les plus sanglants de la guerre, du massacre voulu par les nationalistes espagnols et perpétré par la Luftwaffe allemande ?

Assiste-t-on à un retour des artistes dans un questionnement et une pratique plus en phase avec les réalités du monde ?

Chaque artiste pose un regard sur le monde et essaye d'en donner une version conforme à ce qu'il voit, mais aussi à ce qu'il en comprend. Parmi eux, il y en a dont la sensibilité politique et le regard critique les amènent à produire des œuvres dans lesquelles ils expriment leur opposition à une réalité qu'ils jugent aliénante et, par là même, inacceptable. S'agit-il d'un retour à un art engagé ? La question entraîne aussitôt une autre. Y a-t-il jamais eu rupture dans cette conception critique de l'art ? Je ne le pense pas, personnellement. Je crois que seule la manière de pratiquer marque une réelle différence. Aux œuvres qui, au nom d'une prétendue efficacité, donnaient à voir de grandes scènes susceptibles d'être comprises par tout le monde, à un art frontal qui reposait sur une imagerie souvent simpliste, ont succédé des propositions artistiques formellement plus élaborées et plus subtiles.

Par ailleurs, force est de constater que, depuis les années 1960-1970, la sociologie artistique a considérablement évolué. Une présence accrue des artistes-femmes, longtemps discriminées ou restées isolées dans un monde essentiellement masculin ; l'ouverture de plus en plus grande de la création aux artistes des différents continents ; l'émergence de problèmes sociétaux nouveaux, comme l'amplification des flux migratoires, les pandémies, les problèmes environnementaux, a été un élément décisif dans cette transformation. Au vu des différents points que je viens d'évoquer, il est aisé de comprendre l'importance accordée aujourd'hui par les artistes au fait social et politique.

Pour ne citer que deux cas, parmi bien d'autres aussi pertinents, j'évoquerais l'œuvre de l'artiste afro-américain David Hammons, dont les actions sont en total porte-à-faux avec ce que l'on attend habituellement des créateurs. Si le geste dérisoire de vendre des boules de neige dans une rue de New York en plein hiver fait encore écho aux provocations truculentes des dadaïstes, celui d'installer dans une galerie des tentes dressées sur lesquelles est inscrite la phrase : « This could be u » (« cela pourrait être vous ») et qui seront ensuite offertes aux associations d'aide aux sans-abri est d'une portée politique indéniable. Je citerais aussi la « performance » de Gianni Motti, qui, après s'être infiltré clandestinement dans une assemblée de l'ONU, finit par prendre la parole pour dénoncer les mesures injustes prises par les pays occidentaux à l'égard des pays du tiers-monde. D'autres artistes, comme Kapwani Kiwanga ou Olafur Eliasson, plus préoccupés par les problèmes climatiques, peuvent être mentionnés car leur œuvre repose également sur un engagement nettement revendiqué.

Rêvent-ils de le changer, pour reprendre la problématique de votre ouvrage précédent ?

Nombre d'artistes ont, tout au long du XX^e siècle, tenté de concilier l'art et la vie, souvent sur la base d'un changement radical de la société. Les dadaïstes, que je nommais précédemment, les surréalistes et pratiquement tous les mouvements d'avant-garde nourrissaient le même espoir, celui d'une vie nouvelle dans un monde nouveau. Le projet rimbaldien, sous une forme adaptée à notre temps, est encore d'actualité. De jeunes artistes s'essayent à des explorations inédites et privilégient la richesse des échanges et la qualité de la relation. Leur art ne vise pas nécessairement la production d'objets, mais la construction de situations innovantes où la falsification organisée de la vie, sous le joug du rapport marchand, est battue en brèche et cède du terrain. ■

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR PIERRE BARBANCEY